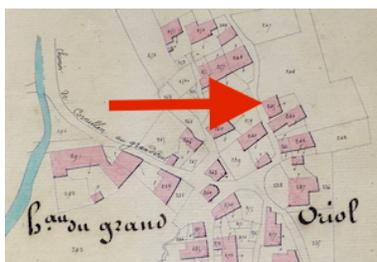
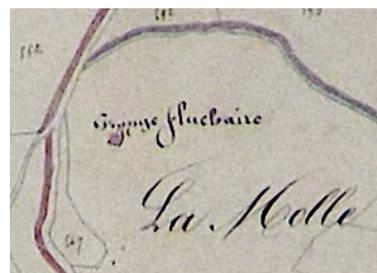


Fais-nous la caille !

Des familles Fluchaire, il y en a toujours eu à Cornillon, comme dans tout le Trièves d'ailleurs. Le cadastre place même une « Grange Fluchaire » à La Molle, entre Petit Oriol et Blanchardeyre.



En 1896, il y a dans la commune deux familles Fluchaire, une à Villard-Julien, l'autre à Grand Oriol. Les seconds habitent une maison aujourd'hui disparue, dans l'actuelle montée des Terrasses. C'est juste pour vous situer, parce que pour le reste, nous avons oublié comme leur vie pouvait être tragique. Heureusement.

Au recensement de 1896, Jean habite encore chez ses parents, avec sa jeune épouse, Marie Ripert. Elle aussi est née à Grand Oriol comme ses père, mère et beaux-parents. Ils se sont mariés le 8 février, Marie n'avait pas encore 20 ans. Un enfant naît, le premier novembre de la même année. On le prénomme Léon. Puis un second le 29 avril 1898 : une petite fille nommée Louise. La maman décède une semaine plus tard, le 6 mai. Elle allait avoir 22 ans. La petite Louise meurt le 9 décembre. Le père, Jean, se remarie l'année suivante, avec une jeune femme de Saint-Baudille, Philomène Besson. Une petite fille naît un an plus tard. Elle mourra à l'âge de dix-huit mois. Les trois enfants suivants, trois filles, auront plus de chance.

Quelle enfance le petit Léon a-t-il pu avoir, sans l'image de sa mère partie trop tôt ? Ceux qui s'en souviennent, revoient un homme petit et bossu. Contrefait, il devait l'être en effet pour que le conseil de révision en 1916, l'exempte sans même lui attribuer de numéro matricule, alors que la France manquait tellement de soldats.

Pour autant, il a été assez robuste pour gagner sa vie dans un métier que l'on imagine plutôt physique : colporteur. Il l'a exercé de la fin de la première guerre mondiale jusqu'aux années 1950. Pourtant, colporteur ce n'est pas un métier de Triévois, mais d'Uissan ; et puis c'est dans la seconde moitié du XIX^e que les colporteurs partaient de l'Oisans pour se répandre dans le Dauphiné, voire dans toute la France, et même à l'étranger.



À la belle époque du colportage, vers 1880, des centaines d'hommes quittaient leur vallée tous les hivers. Quelques uns passaient le col d'Ornon pour arpenter le Beaumont, la Matheysine et les Trièves. Le phénomène n'a pas cessé avec le XX^e siècle. Un des derniers colporteurs dont la commune a gardé le souvenir s'appelait Louis. Jusque dans les années 1960, il venait de Chantelouve, du côté sud du col d'Ornon, dans une 203 commerciale. Il vendait des tissus, des bleus de travail, ainsi que des fioles d'extrait pour produire certaine boisson anisée dont d'aucuns Cornillonais passent pour être friands...

Mais je m'égaré. Revenons à Léon Fluchaire. Lui n'avait pas de 203. Juste ses jambes et une malle qu'il chargeait d'un coup de reins sur son dos. Une malle, ou plutôt un petit placard, avec des portes et quantité de tiroirs à explorer : un coffre au trésor, une caverne d'Ali Baba !



D'un attrait irrésistible pour les enfants qui n'avaient de cesse qu'ils n'aient tout ouvert, tout sorti, tout exploré. Mais le propriétaire n'aimait pas que les gosses mettent leur pagaille dans ses articles méticuleusement rangés. Qui sait ? S'il allait manquer quelque aiguille après ?

L'essentiel de la marchandise consistait en des articles de mercerie : épingles, rubans, boutons, tout ce qu'il fallait pour ravauder les vêtements de travail jusqu'à usure complète, et embellir à moindre frais les habits du dimanche. Plus quelques stylos et crayons pour les enfants.



Exploration autorisée ou non, c'était toujours un peu la fête quand Léon Fluchaire débarquait à Cornillon. Il passait une fois à l'automne, une fois au printemps. Dame, personne n'aurait laissé un colporteur, enfant du pays de surcroît, dormir à la belle étoile ! Il y avait toujours une place pour lui dans la crèche des brebis, toujours une assiette de soupe, sans parler de la bouteille de vin, dont il avait tendance à abuser... Mais avant, le colporteur devait gagner sa pitance en distrayant les mômes, qui redoublaient d'exigences. « Fluchérou, fais-nous la caille ! » demandaient-ils. Et Léon de s'exécuter en sautant à croupetons autour de la table, sa tête dépassant à chaque saut et lançant le cri de la caille en direction des gamins ravis.

Quelques facéties plus tard, repu, et surtout abondamment abreuvé, « Fluchérou » n'avait plus qu'une ambition, regagner sa couche de paille, reposer ses jambes et cuver son vin. Mais c'est que les enfants ne l'entendaient pas de cette oreille ! Et d'amener une boîte de graisse de machine d'un rose apétissant pour en faire une généreuse tartine. « Mange Fluchérou, c'est de la confiture de framboise, elle est excellente, goûte-la ». « Bah, mais c'est dégueulasse, qu'est-ce que vous avez mis là-dedans ! Foutez-moi la paix ! ». Et une demi-heure plus tard : « Tiens, Fluchérou, on t'a apporté de la pogne de courge, tu aimes ça, pas vrai ? » « Beehh mais qu'est-ce que c'est ? De la pogne à la bouse de vache, oui ! Allez-vous-en, je ne veux plus vous voir ! »



Que voulez-vous : les cailles du proverbe le savent bien ! Soit il y a bien du blé et pas de sel, ou bien exactement le contraire.

Carcalha, carcalha, bien de sa, gis de bla